

fatale à l'Autriche dans ces circonstances décisives pour elle, eut laissé aux troupes prussiennes, par ses hésitations, le temps de se concentrer en Bohême, et qu'il dut se résigner à accepter dans les plaines de Sadowa, le combat qu'elles l'avaient mis dans l'impossibilité de refuser, le prince Frédéric Guillaume avait fait des prodiges de rapidité pour amener la jonction de l'armée de l'Oder qu'il commandait, avec celle de l'Elbe, placé sous les ordres de son cousin le prince Frédéric Charles. Il avait en cela suivi exactement les instructions du général de Moltke, auquel on devait le plan de cette campagne foudroyante, et qui, placé sur le champ de bataille aux côtés du roi, dans la journée de Sadowa, fut le véritable vainqueur de cette journée, bien que le souverain y fut censé exercer le commandement en chef.

On peut dire qu'en cette occasion le prince Frédéric Guillaume se battit comme un lion, payant largement de sa personne, ne s'épargnant en aucun cas, et faisant preuve, non-seulement d'audace, mais encore d'initiative. Mais c'est cette audace, cette initiative qui ont attiré sur lui certaines critiques, et qui ont fait dire qu'il manquait quelque peu du sang-froid, de laplomb, de la prudence qui doivent distinguer un général en chef. On a prétendu enfin que s'il avait été moins bien secondé, moins bien servi par les officiers placés sous son commandement, il aurait pu, par une ardeur excessive, une fougue intempéste, compromettre jusqu'à un certain point le succès de la bataille, ou du moins la rendre plus difficile.

Le prince royal est marié, depuis le 25 janvier 1853, à la fille de la Reine d'Angleterre, la princesse Victoria, duchesse de Saxe, dont il a cinq enfants, deux filles et trois fils. Pendant la campagne de 1866 contre l'Autriche, les hasards de la guerre l'ont obligé à combattre son propre beau-frère, le prince Frédéric de Hesse-Darmstadt, époux de la seconde fille de la reine Victoria.

#### LE PRINCE FRÉDÉRIC-CHARLES.

Le prince Frédéric Charles, neveu de la reine de Prusse, est âgé de 42 ans. Il commença son métier de soldat en 1847. Dans le Schleswig, en 1849; servit comme major dans l'état-major de son oncle, le roi actuel, pendant la campagne de Bade et fut blessé au bras à la bataille de Wiesenfeld. C'est un soldat déterminé. Il est l'élève stratégique du général Von Roon, le ministre de la guerre actuel. Dans la campagne de 1864, il prit le commandement en chef après le départ de Wrangel et se distingua au bombardement des forts de Düppel. En 1866 il commanda l'armée opérant en Bohême.

#### COURRIER DE PARIS.

C'est navrant ce drame de la mort de Prévost-Paradol. On a ramené le corps en France; Ludovic Halévy, l'inséparable du défunt, s'est rendu au Havre, au-devant du bâtiment qui ramène les enfants. Là il a dû prendre un canot et aller en mer, afin d'épargner aux orphelins un bien douloureux spectacle, le transbordement du cercueil, qui est à bord de l'insu des pauvres enfants, qui ont fait la traversée avec ces restes inanimés.

De ces trois enfants, deux filles et un garçon, l'une, l'aînée, a seize ans; elle a la beauté de sa mère morte jeune. L'autre fille était restée seule à Paris, aux soins d'un de ces personnages bénis des familles moitié amie, moitié nourrice, moitié mère, qui voient les générations se succéder, qui les élèvent, berçant les enfants, cousant dans le linceul les mères qu'elles avaient bercées aussi et, courbé sous le poids de l'âge, voyant enfin un à un s'éteindre des êtres si chers, et finissant souvent contre les lois naturelles, par survivre à tous.

Une sœur de Prévost-Paradol, une belle personne élevée à la Légion d'honneur de Saint-Denis et qui y était restée comme institutrice, a fini par prendre le voile et a appris dans sa retraite le malheur qui la frappait; de sorte que les trois orphelins qui devaient trouver dans la sœur de leur père, un appui naturel, n'auront d'elle que ses prières, et une affection qui ne remplace pas le dévouement de chaque heure d'une mère.

#### FAITS DIVERS.

**VOL.**—Hier, M. Emile Bureau recevait de M. Murphy, agent de police de Montréal, un télégramme qui lui apprenait que trois jeunes filoux, après avoir volé une somme de \$200 chez M. Hutchison, architecte, s'étaient enfuis à Québec pour échapper aux atteintes de la police. Le télégramme donnait, en outre, le signalement de l'un d'eux. M. Bureau se rendit, hier au soir, à l'Hotel Saint-Louis, où il vit trois jeunes hommes bien mis qui jouaient au billard et dépensaient de l'argent avec beaucoup de laisser aller.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le registre de l'Hotel, il entra dans la salle de billard et adressa sans façon la parole à celui qui répondait au signalement qu'on lui avait donné, et l'invita à monter avec lui à sa chambre où il avait, disait-il, quelque chose de fort important à lui dire. Notre jeune homme fit bonne contenance et suivit M. Bureau; quant aux deux autres, soupçonnant quelque chose, ils détalèrent immédiatement. Pas n'est besoin de dire que M. Bureau se rendit à la station voisine avec son prisonnier. Après l'avoir confié à un homme sûr, il chercha les deux autres, qui furent d'abord introuvables. Mais il les relança jusqu'à la gare de Lévis, où il les trouva couchés dans un char, attendant le départ du train du chemin de fer. Ils avaient encore sur eux quelques billets de banque.—*Journal de Québec.*

**JEUNE FILLE DISPARUE.**—Quatre personnes, nommées J. Bte. Leblanc, Sophie Brunau, son épouse, et deux autres filles du nom de Adèle Sauvè et de Malvina Leblanc, ont été traduites devant la Cour de Police, sous accusation d'avoir caché une jeune fille adoptive de M. Pierre Ranger, résidant à la rue des Sœurs Grises.

Il paraît que jeudi, le 11 courant, le vieillard du nom de Leblanc demanda à Madame Ranger la permission d'accompagner sa fille, Maria, à l'église; Madame Ranger se rappelant que Leblanc avait tenu une maison mal-famée, refusa cette demande. Environ deux heures après, la plus jeune des filles de M. Leblanc revint et Madame Ranger permit à sa fille d'aller au service divin avec elle. Les deux jeunes filles partirent et depuis cette époque on n'a plus entendu parler de la fille adoptive de M. Ranger.

Pendant ce temps, la famille Leblanc, pour échapper aux recherches de la police, qui avait été informée du fait, se cacha en plusieurs endroits, et ce fut avec beaucoup de difficultés qu'on parvint à la découvrir. La femme de Leblanc a dit que la jeune fille n'était pas dans une place éloignée; on leur accorda vingt quatre heures pour dire le lieu où était cachée la jeune fille.

**INVESTIGATIONS.**—La police fait en ce moment des perquisitions pour découvrir les auteurs du meurtre supposé d'un jeune homme, près d'un hôtel derrière la montagne.

On a déjà opéré trois arrestations. Voici les faits. Lundi dernier, François Miranda, hôtelier de la rue du Cimetière, se rendait chez Emilien Bonin hôtelier, sur le chemin Ste. Catherine, en compagnie de Marie Louise Labelle et de Louise Langlois. L'étranger qui se nomme Joseph Rockman se trouvait là, il va sans dire que l'on but beaucoup.

Quelques heures après, Miranda et ses compagnes partirent et se dirigèrent vers la Côte-des-Neiges lorsque l'étranger les atteignit.

En réponse à une question de ce dernier Miranda dit qu'il lui enseignerait le chemin. Il débarqua immédiatement de sa voiture et conduisit l'étranger dans un endroit écarté. Quelques instants après on entendit les cris d'une personne en détresse. Miranda revint ensuite avec la veste de l'étranger et son habit roulé en un paquet. Il s'embarqua dans la voiture et au lieu de continuer la promenade à l'entour de la montagne il prit le chemin par lequel ils étaient venus. Tel est en résumé le témoignage d'un témoin oculaire qui a pu voir ce qui s'était passé à l'Hotel de Bonin et aussi pendant les quelques instants de l'absence de Miranda avec l'étranger qu'il avait amené comme on l'a dit plus haut dans un endroit écarté.

Il n'y a aucun doute que l'accusé sera détenu en prison jusqu'à ce qu'on trouve celui qu'on suppose avoir été tué.

Les autres personnes ont comparu. L'hôtelier Bonin est un jeune homme et Miranda a une physionomie qui n'a rien de positivement rassurant.

**MASSACRE DES CHRÉTIENS EN CHINE.**—Le correspondant de Paris à la Tribune donne les détails du dernier massacre des Français et des Russes résidant à Tientsin-Chenog.

Il paraît que la responsabilité de cette atroce boucherie pèse entièrement sur les autorités chinoises et que le consul américain de ce port a été le seul apologiste de ce crime épouvantable. Le gouverneur chinois de la province n'a pas seulement excité la population, mais il l'a poussée à commettre ces atrocités. On a exploité de toutes manières son ignorance et sa superstition, et des publications officielles lui enseignaient à croire que les étrangers de Tientsin tuaient les femmes et les enfants qu'ils enlevaient et convertissaient leurs cadavres en drogues. La populace s'empara de l'établissement français, maltraitant tous les étrangers avant de répandre leur sang, et le gouverneur au lieu de la réprimer ou de la disperser, permit à ses soldats de l'encourager et de l'aider. Il y avait à peine trois jours que le consul français était là quand il fut tué dans le Palais du gouverneur et c'est alors que commença le massacre.

Voici les noms des principales victimes: Fontainier, Consul de France, et son épouse; Simon, secrétaire du Consul; le Père Cherrier, prêtre catholique; Protopopoff, officier Russe, et sa femme; les sœurs Louisa, Marie, Victoria, Thérèse, Josephine, Vincinta, Ovillia, Eugénie, Catherine, etc.

On assure que plus de 200 prosélytes chinois ont été massacrés, outre 60 à 70 enfants qui ont brûlé dans une maison où ils s'étaient réfugiés. Il est impossible de concevoir les cruautés, les outrages et les indignités que l'on a commis.

Un prêtre indigène qui essaya de protéger des femmes fut saisi et déchiré en pièces.

La foule réunit neuf des sœurs dans une école et les frappa à coup de bâtons, puis les déchiqueta ensuite avec des couteaux, et mit le feu à la bâtisse.

On accuse Shangshore, gouverneur de la province, d'avoir excité la population et d'avoir été témoin du massacre sans avoir essayé de l'empêcher, et l'on affirme que M. Meadows, consul américain à Tientsin, accompagnait le gouverneur et ne dit pas une parole pour prévenir cet horrible massacre, quoique comme officier du gouvernement chinois il eût le pouvoir et l'influence de le faire.

L'empereur de Chine a nommé Chaughou, envoyé spécial à Paris, pour satisfaire les demandes de l'empereur des Français, et M. Meadows, comme son secrétaire et son interprète.

**LADY FRANKLIN.**—Cette courageuse dame, veuve de Sir John Franklin, le célèbre explorateur du pôle nord, est arrivée à Cincinnati avec sa nièce, d'un voyage qu'elle vient de faire en Californie. Son but, en venant à Cincinnati, est de voir le capitaine Hall qui s'est dévoué pendant si longtemps à rechercher les traces de Franklin dans les mers glacées du nord.

Lady Franklin a presque atteint l'âge de 80 ans et avec une verdeur et une activité au-dessus de son sexe, elle fait d'incroyables efforts pour retrouver la trace de son mari.

Le capitaine Hall a rendu assez de services à la science pour mériter la reconnaissance de l'humanité.

Le congrès vient de lui voter une allocation de 50,000 dollars pour réaliser son troisième voyage qui doit durer 30 mois.

Il se propose de pousser jusqu'à 82° de latitude et d'approcher le pôle autant que possible. On se tient certain du succès.

**UN PENDU GUILLOTINÉ.**—On lit dans l'International, de Londres:

« Un détail horrible a signalé l'exécution d'Andrew Carr, pendu dans l'enceinte de la prison de Dublin.

« Carr avait été condamné à mort pour avoir assassiné une femme de mauvaise vie, avec laquelle il cohabitait.

« La corde avec laquelle il fut pendu était trop longue; la chute qu'il fit, lorsque la trappe tomba, mesurait quatorze pieds. Le choc fut si violent, et la corde était si solide, que la tête fut du coup séparée du tronc. »

**LES VOTES SUR L'INFALLIBILITÉ.**—Les votes donnés dans la 85e. Congrégation du Concile sur le dogme de l'Infaillibilité se répartissaient comme suit:

Placet (oui).....	451
Placet juxta modum (oui conditionnellement).....	62
Non placet (non).....	88

Total..... 601

Il paraît certain que tous les Pères qui avaient d'abord voté pour la proclamation mais à certaines conditions, abandonneront bientôt ce sentiment et se joindront à la majorité. Car on sait qu'à la 3e session publique qui eut lieu le 18 juillet, où le dernier vote fut pris, deux seulement de tous les Evêques présents donnèrent leur voix contre la définition. On porte à 66 le nombre des opposants qui, bien que restés à Rome, s'abstinrent cependant de paraître à la session décisive. Le parti qu'on a appelé l'opposition, se compose de 33 évêques allemands, 25 français d'origine, 10 italiens, 8 américains, 2 anglais, deux irlandais et le Dr. Errington; en tout 88.

Il faut remarquer de plus que le nombre des Pères en fa-

veur de la définition à qui les circonstances n'ont pas permis de se trouver à Rome pour la 3e session s'élevait à 120: ce qui portait le chiffre de la majorité à 665.

## A LA GUERRE.

L'ESPION.

Le soleil s'en donnait à cœur joie sur deux pauvres chasseurs à pied qui tiraient la langue et s'épongeaient le front en se promenant devant une brasserie de Strasbourg que la sécheresse de leur porte-monnaie les empêchait de visiter.

—Vitieux, dit l'un.

—Morasse, répliqua l'autre.

—Que j'avais peut-être tort hier soir avant l'appel de te conseiller d'en rester à ton sixième moos au lieu de pousser jusqu'à dix? Au jour d'aujourd'hui il nos resterait de quoi tancher notre soif.

—J'aime les comptes ronds; c'est toujours ça qui me perd.

—Une supposition que nous aurions le gousset garni: nous vois-tu d'ici entrer à la brasserie de la Cigogne tricolore, qu'est si fraîche, même en plein midi.

Vitieux jeta un coup d'œil de damné sur l'entrée du paradis perdu.

Morasse continua:

—Nous nous installons péremptoirement devant une table de marbre et nous nous faisons servir deux bocks pour commencer.

—Pour commencer... Va toujours.

—Le garçon nous les apporte pleins à rase avec une jolie mousse qui déborde.

Tu y fourres le nez médiatement et tu avales, tu avales jusqu'à la dernière goutte en faisant tes petits yeux de chat qui boit du lait. Quand c'est fini, tes moustaches noires sont blanches de mousse, et tu recommences comme si de rien n'était; mais tu l'arrêtes censément au troisième verre, parce qu'il ne faut jamais abuser des bienfaits du Créateur.

—Combien de temps que j'm'arrête?

—Le temps de demander un quatrième au garçon.

Ce tableau voluptueux fit pousser un soupir au pauvre Vitieux, et ce fut d'une voix suppliante qu'il pria son ami de changer de conversation.

Les deux troupiers, jugeant inutile de prolonger une faction dérisoire devant la brasserie, allaient s'éloigner à petits pas, lorsqu'ils furent accostés par un bon paysan qui leur demanda poliment l'adresse de la meilleure brasserie de la ville.

—Je viens rarement à Strasbourg, dit-il, et je ne sais plus où l'on boit le mieux aujourd'hui.

—A la Cigogne tricolore, répondit Morasse d'un ton brusque.

—Vous ne me trompez pas? fit le paysan en riant lourdement.

—Que vous êtes fou, vous? Pourquoi que j'abuserais censément un étranger?

—On n'a jamais pu savoir; mais ça ne fait rien, je me méfie tout de même.

—Allez vous faire f...iche alors, s'écria Vitieux.

—Anssi, continua le bonhomme, comme je n'aime pas à être fourré dedans, vous allez m'accompagner: si la bière est mauvaise, vous en souffrirez autant que moi.

Deux éclairs s'allumèrent dans les yeux de Morasse. Cependant il sembla hésiter un moment.

—Une politesse en vaut une autre, dit-il; mais il y a des circonstances...

—Où l'on est heureux de régaler des braves tels que vous qui vont verser leur généreux sang pour le service de la patrie et l'honneur de l'armée française!

Le moyen de résister à un appel aussi enflammé? Morasse et Vitieux ne le cherchèrent même pas. Cinq minutes après, ils étaient installés dans la grande salle de la Cigogne tricolore, et les moustaches de Vitieux commençaient déjà à blanchir sous la jolie mousse de la boisson exquise brassée par Schützenberger, le père du peintre de talent décoré au Salon de cette année.

Les bocks se succédaient et se vidaient avec une régularité vraiment militaire, et chacun d'eux était bu au succès de l'armée française. A la dixième victoire, le bon paysan demanda d'un air indifférent à Morasse divers renseignements sur l'effectif des bataillons de chasseurs, sur le cas que les soldats faisaient de leurs chefs, sur l'armement et sur beaucoup d'autres choses encore.

—Vous avez vu fonctionner les mitrailleuses?

—Comme je vous vois.

—On dit que ce sont les turcos qui seront chargés de les manœuvrer?

—Du flan! C'est une ouvrage très délicate qui a besoin d'être touché par un corps savant.

—Avez-vous vu ces turcos au feu?

—C'te bêtise!... Ah! ils vont bien, les moricauds!—Pas vrai, Vitieux?

Le chasseur envoya son acquiescement du fond de sa chope.

—Est-il vrai qu'ils poussent des hurlements épouvantables avant de charger?

—Avant, pendant et toujours. Après le tonnerre de Dieu, c'est ce que je trouve de plus beau à entendre.

—Beau... comment l'entendez-vous?

—Que j'entends que ça donnerait la chair de poule à un mort. Faut y être fait, sans ça ça gêne normément l'ennemi.

—Les Prussiens sont solides.

—C'est égal, vous verrez qu'ils y trouveront un cheveu.

—Ces turcos courent sur l'ennemi au pas gymnastique?

—Fusses?... jamais de la vie!

—Pourtant on m'avait dit...

—Ils ne courent pas, ils s'envolent. J'en ai vu un à l'Alma sauter à pieds joints sur les épaules d'un grenadier russe plus grand que vous et moi mis bout à bout. Y a gros à parier qu'ils causeront de l'agrément aux mangeurs de choucroute.

Ah! pour des faiseurs de tours, c'est des jolis faiseurs de tours.

—Pas vrai, Vitieux?

—J'n prendrais bien encore une, répondit celui-ci.

Bien que surlisamment voilée cette insinuation fut comprise par le bon paysan, qui s'empressa de faire venir une nouvelle tournée.

—Et les bombardes, vous ne m'en dites rien, ajouta-t-il, péchant une mouche qui se noyait dans son verre.

—Chut! fit Morasse en fronçant le sourcil.

—Ah! il est défendu d'en parler?

—Sans peine de mort.

—Diable!... Alors... vous n'en avez pas vu, vous?

—Vous croyez ça, vous?

—Dan!...

—Morasse a la confiance de son gouvernement. On n'a rien de caché pour lui parce qu'on sait qu'il en est digne.